

VLADIMIR HOLAN

Deux poèmes

En juillet-août 1958, *Europe* publiait un important numéro consacré à la Littérature tchèque et slovaque. Nous en avons extrait ces deux poèmes de Vladimir Holan traduits par François Kérel. Ils sont précédés de la note de présentation rédigée alors. On ajoutera simplement que le long poème *Terezka Planetová*, mentionné dans cette notice, a été traduit récemment en français et publié en juin-juillet 2010 dans le n° 974-975 de la revue.

Né le 16 mars 1905, Vladimir Holan, qui cultivait avant guerre une poésie « pure », plutôt subjectiviste et abstraite, a trouvé dans la poésie de la Résistance une orientation et un ton nouveau. Il se caractérise par la densité et l'intensité de son style, et sa volonté d'innover. Sa poésie, souvent très savante, exprime la réalité concrète dans d'impressionnants raccourcis. Parmi ses principaux recueils, citons Terezka Planetová (1943), Chant de grâce à l'Union Soviétique (1945), Le chemin de la nuée (1945), À toi (1947), Simplement (1954). Holan, qui a également écrit des poèmes pour enfants, a traduit notamment des vers de Lermontov et de Slowacki. Il est aussi l'adaptateur de Ronsard dont il a récemment publié un choix de poèmes intitulé Les Amours et autres vers.

DANS LA COUR DE LA POLYCLINIQUE

Ce matin comme on secouait un tapis dans la cour de la polyclinique
j'ai entendu frapper des coups amers et obstinés,
et je n'ai pu faire autrement que penser à tous les cœurs
qui battent amèrement et obstinément
dans les charnières agrandies de l'espoir, l'espoir d'un avenir plus clément,
qui ne mentirait pas, même s'il avait raison
et je n'ai pu faire autrement que penser à tous les hommes,
hommes perdus et mendiants,
et à ceux qui ne peuvent plus mendier, car ils sont las comme la main après la guerre,
je n'ai pu faire autrement que penser à tous les êtres rejetés par les portes de ceux
qui parlent en mangeant et à qui les statuettes des pénates vinrent offrir
le fil des chemises virginales ou le sorbet des neiges d'avril,
je n'ai pu faire autrement que penser à ceux
qui ne se comprennent avec la tombe capricieuse que dans la langue des catins,
je n'ai pu faire autrement que penser à tous ceux,
qui désirent sans cesse et sont sans cesse déçus,
de sorte qu'ils ne connaissent plus que la rage du désir
et la bouse de vache en guise du beurre de mai,
je n'ai pu faire autrement que penser aux éternellement trompés
de sorte qu'ils sont devenus esprit,
esprit à ce point qu'ils sont présents dans le corps de tous les sous-sols bronchitiques,
dans tous les corps qui n'ont rien mangé depuis longtemps
et réchauffent leurs larges paumes
à la cuisinière de l'imagination où les flammèches ont des gestes sous-marins,
je n'ai pu faire autrement que penser à tous les désespérés titubant
dans les chaussures empreintées à l'alcool,
à tous ceux si souvent rencontrés qu'ils deviennent invisibles
dans leur humiliation que couvre de son vacarme la forge d'orfèvre de l'égoïsme,
je n'ai pu faire autrement que penser à tous ceux dont Dieu peut-être apprendrait l'existence,
si les enfants lui télégraphiaient, si les enfants s'emparaient de la radio,
si les enfants n'étaient pas aussi impitoyables que les adultes,

je n'ai pu faire autrement que penser à tous ceux dont on dit qu'ils sont indéchiffrables,
alors qu'il s'agit simplement d'âmes sur qui nul ne s'apitoie,
je n'ai pu faire autrement que penser aux jeunes filles blêmes dans les boutiques des passages déserts,
où la lumière brûle toute la journée, où personne ne vient
et où elles ont peur quand un passant entre quand même pour acheter un petit pain,
je n'ai pu faire autrement que penser à celles qui malgré toute la clandestinité de l'accouchement
ont un enfant naturel et la misère,
la misère d'ortie et les prunes du cimetière
tandis que le destin a la sensation du vin
entré dans le nez pendant un éclat de rire,
je n'ai pu faire autrement que penser aux camelots qui courent le long des trams
avec l'infâme complaisance des tuberculeux et les cafards de leurs cris,
aux chanteuses qui ont perdu la voix
et pour cette raison creusent toujours plus fort le décolleté des seins,
aux bonnes qui doivent, quand elles font le ménage chez les riches,
marcher pieds nus, et encore, sur des chiffons pour ne pas salir les parquets,
je n'ai pu faire autrement que penser à tous ceux qui portent un anneau dans les narines,
à tous ceux que l'on traîne partout où ils sont nécessaires comme le sel
oui, je n'ai pu faire autrement que penser à tous ceux en qui je suis et je serai,
tant qu'il y aura des vieilles femmes oubliées qui doivent mendier lamentablement
adossées aux murs des gares,
ah oui, là précisément, où l'on se hâte davantage,
et tant qu'il y aura des vieillards,
squelette et peau d'inscription funéraire,
et qui doivent vivre pourtant et par la bouche des défunts rapidement se taire,
ah oui, là précisément où des passants paresseux ont manqué la compassion,
et tant qu'existeront la pauvreté et la misère,
toutes deux déçues parce qu'incomprises et incomprises parce qu'esclaves,
et tant qu'il y aura des pauvres qui par fierté économisent
pour le cercueil et la musique funèbre,
et tant qu'il y aura des malheureux qui n'ont rien à se mettre sous la dent,
des malheureux qui virent le destin boire le trésor du temple à la Sainte Élégie
et ne savent ni pourquoi ils sont venus au monde ni pourquoi on leur donne un nom,
ceux qui, adultes, en temps de paix, sont enterrés dans des caisses de sucre,
ceux qui, enfants, sont enterrés dans des boîtes de savon.

LA VLTAVA 1946

Un enfant est debout immobile sur le bord du fleuve,
il tient un sac lourd plein de prunes tombées,
et sanglote et gémit car il n'a pas de quoi payer le passeur.
Il est si bestialement affaibli, à tel point sous-alimenté,
qu'il n'a pas encore d'ongles,
et sa gorge, on dirait que la corde du glas longuement l'étreignit...
Tu l'as fait monter sur le bac, il se tait, sa méfiance n'a pas bougé,
et maintenant qu'il a machinalement plongé la main dans le courant,
il voudrait que la traversée ne passe pas si vite,
et de temps à autre il lève sur toi ses yeux de chien battu,
il sent qu'il fait partie de l'équipage, il est heureux,
et tout à ce bonheur il s'écrie soudain :

— J'ai été dans un camp de concentration...
— Allons donc, ne mens pas ! lui répondent les gens
— Je vous le jure...
— Ne mens pas... — Je vous le jure! Je vous le jure !
affirme le malheureux, mais personne ne le croit.
Tu le fais traverser plusieurs fois d'une rive à l'autre,
et tu lui dis adieu... Mais l'enfant hésite un instant
puis comme s'il voulait en signe de gratitude
te confier un secret jalousement gardé, son secret le plus cher,
il te dit : « Chez nous, Monsieur, on a des lapins. »

Extrait de À toi
Traduit du tchèque par François Kérel